

Bourguignon interrompit de la main M. de Valnac.

—Veuillez me laisser continuer, dit-il froidement. La suite de mon récit va vous répondre pour moi. Si oruelle que soit la tâche de vous retirer votre dernière croyance, je vous dirai que Mme de Gabrinoff avait implacablement résolu la mort de son mari et qu'elle a tout préparé pour en faire retomber la responsabilité sur un innocent. L'antipathie de Jacques Cardoze pour le comte était notoire. Une scène de menaces de mort, dont plusieurs personnes avaient été les témoins, était venue encore tout récemment affirmer les mauvaises dispositions de Jacques pour son maître. Il était donc certain que la voix publique accuserait la garde-chasse le jour où le cadavre de M. de Gabrinoff serait ramassé près de la demeure de son ennemi avéré. Or, pour que son mari fût trouvé mort en cet endroit, la comtesse s'était dit qu'il fallait l'y attirer vivant.

—C'est donc, selon toi, pour le faire tuer par Jacques qu'elle poussa Nicole à écrire le billet ?

—Non, nous ai-je déjà dit, Jacques et Nicole furent innocents... Mme de Gabrinoff savait trop bien que le père et la fille refuseraient leur aide... Et puis, quel besoin avait-elle d'employer ces Cardoze quand elle possédait sous la main un esclave que sa beauté lui avait livré.

—Que veux-tu dire ?

—M. d'Armangis était devenu éperdument amoureux de votre sœur.

—Et il était son amant ?

—Oh ! non pas ! fit Bourguignon avec un amer sourire. Non, il ne l'était pas encore, mais il crut qu'il allait le devenir quand, un soir, après une scène de prières et de larmes, Mme de Gabrinoff consentit à lui accorder son premier rendez-vous, la nuit, à deux heures, dans le parc.

—Et ce rendez-vous fut surpris par un lâche dénonciateur qui se hâta d'en avertir le comte par un billet ?

—Non, il n'y a pas eu de dénonciateur en tiers dans ce drame.

—Mais qui donc a prévenu M. de Gabrinoff ?

—Ce fut Mme la comtesse qui, en déguisant son écriture dans ce billet anonyme, indiqua elle-même à son mari l'heure et l'endroit du rendez-vous.

A cette effroyable infamie qui lui était révélée sur sa sœur, Francis se releva d'un seul bond et s'écria d'une voix qui tremblait d'indignation :

—Tu mens !

Bourguignon resta calme devant ce subit élan du comte, et prononça simplement :

—J'ai dit la vérité.

La figure grave du vieillard, sa triste fermeté et surtout l'accent de sincérité qui avait accentué sa réponse, firent soudain tomber l'emportement de M. de Valnac, qui, cette fois, reprit d'un ton suppliant :

—Je t'en conjure, dis-moi que Berthe, surprise par son époux, a pu, dans un premier moment de terreur, demander à M. d'Armangis de la protéger contre la fureur d'un époux... dis-moi cela et je te croirai... mais, par grâce ! ne persiste pas à m'affirmer que ma sœur avait combiné de longue main cette rencontre où l'un de ces hommes devait trouver la mort et dont l'autre sortirait meurtrier... c'est trop horrible pour que ma raison épouvantée puisse te croire.

—Non ! fit durement le laquais, non, je n'atténuerai pas la vérité... il est de mon devoir de vous l'apprendre tout entière

Non, je ne vous dirai pas que Mme de Gabrinoff a été surprise. Elle était si certaine de voir son mari, après le billet anonyme qu'elle lui avait adressé, accourir à ce rendez-vous, qu'elle avait apporté le couteau dont elle comptait armer la main de son amant.

—Mensonge ! mensonge ! répéta désespérément Francis qui se refusait à voir dans sa sœur le monstre cruel qui lui était désigné.

Bourguignon s'approcha du jeune homme qui, tout convulsif, s'était cramponné, pour ne pas tomber, au dossier de son fauteuil, et lui dit avec une sorte de ton paternel que son âge autorisait :

—Hélas ! mon enfant, moi, le premier, je voudrais que tout cela fût un mensonge... Mais le doute est impossible... car cette exécrable action est attestée par une preuve écrite de la main même de votre sœur... Vous êtes venu ici pour connaître ce passé dont vous ignorez la plus sinistre partie. Maintenant vous savez quels furent les deux meurtriers.

—La main de Dieu s'est déjà appesantie sur d'Armangis ! murmura en frémissant le comte.

—Et il fut peut-être un des moins coupables, reprit le domestique. Celui-là était heureux, loyal, probe, quand un terrible amour, une de ces passions maudites qui broient un homme en leurs sinistres replis, vint le jeter, lui, sans volonté comme sans énergie, sous la domination de votre sœur.

« Que s'est-il passé à ce rendez-vous où périt le Russe ? ou le devina facilement sans y avoir assisté. Au moment fatal, d'Armangis s'est senti en main le couteau que venait d'y glisser Berthe, et alors, fou d'amour, éperdu de peur en présence du danger qui menaçait la femme, il a tué le mari avant qu'une lueur de raison eût le temps d'arrêter son bras.

« Oui, celui-là, je le répète, est un des moins coupables. Ces remords qui, après vingt-cinq ans écoulés, ont amené la folie, commencèrent le lendemain même du crime. En quelques jours, il devint sombre et tremblant d'une incessante fièvre d'angoisse. Son amour s'était changé en une indomptable terreur quand il se retrouvait en présence de celle qui l'avait poussé au meurtre pour lequel allait périr un innocent.

« Jusqu'au jour où l'exécution de Jacques lui assura l'impunité, ce que M. d'Armangis souffrit dut être effrayant. Enfin une lueur d'énergie vint l'animer et il voulut se soustraire par la fuite à l'empire de madame de Gabrinoff... Ce qui devait le sauver fut précisément la cause de sa perte... Oui, cette décision lui fut funeste. Le jour qu'il choisit pour sa fuite fut celui où M. le chevalier quittait le château.

« Se sachant incapable de résister à une prière ou à un ordre s'il faisait à l'avance connaître son projet, M. d'Armangis attendit jusqu'à la dernière minute, et ce fut en costume de voyage qu'il se présenta devant Berthe, alors que près d'elle se trouvait son maître et M. de Jozères.

—Un sombre et habile coquin, celui-là ! murmura Francis à mi-voix en entendant le dernier nom.

—M. d'Armangis s'était dit que leur présence empêcherait la comtesse de rien tenter pour le retenir... et son calcul était juste, car Berthe, devant eux, fut obligée d'étouffer l'immense colère qui s'empara d'elle en voyant que son esclave allait s'en aller. Ce départ la surprenait tant à l'improviste, cette impossibilité d'exprimer sa volonté devant témoins la mettait subitement en un tel trouble que cette femme si rusée, si habile en ses trames, perdit son sang-froid et commit une imprudence. Faut